

René Girard et le Jésus révélateur de la violence humaine

Par Michaël Séguin*

Au fil de l'histoire, maintes interprétations de la vie de Jésus de Nazareth et particulièrement de sa mort ont été tentées. Ainsi, plusieurs Pères de l'Église, dont Irénée de Lyon, Tertullien et Augustin, ont compris la mort du Christ comme une rançon versée au diable pour libérer l'humanité. Au Moyen-Âge, Anselme de Canterbury l'a entendue comme la réparation, la satisfaction, de l'honneur lésé du Père par le péché. Quant à Luther, il l'a conçue comme la manifestation de la colère du Père contre les péchés de l'humanité que porte sur lui le Fils. Plus récemment, les théologies politiques, dont Jean-Baptiste Metz est l'un des fondateurs, ont interprété la crucifixion de Jésus comme parti pris radical de Dieu en faveur des exclus, puisque le Christ va jusqu'à se faire lui-même exclu.

Un autre auteur contemporain avance son hypothèse sur la vie et la mort de Jésus : et si celui-ci dévoilait à l'être humain la violence qui est la sienne, une violence sur laquelle reposent toutes les cultures et qu'il a si souvent voulu se cacher en l'attribuant à la divinité ? À la fois littéraire, philosophe, théologien, anthropologue et ethnologue, René Girard met en lumière, à partir d'une analyse détaillée de nombreux mythes, un tabou vieux comme le monde : la propension fondamentale qu'a l'être humain à la violence. Pour ce faire, Girard développe sa célèbre anthropologie du désir mimétique et sa théorie du mécanisme victimaire¹. Dans son analyse, Girard en vient à

* L'auteur est étudiant à la maîtrise en théologie à la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Montréal.

¹ Déjà en marche avec *Mensonge romantique et vérité romanesque* (1961), c'est avec *La violence et le sacré* en 1972 que Girard pose solidement les fondements de son anthropologie. Sa réflexion culmine en 1978 avec *Des*

cerner ce qu'il croit être le premier texte dans l'histoire humaine à révéler la violence de l'humanité : les récits évangéliques. Jésus est donc celui qui dévoile le mécanisme victimaire et la violence qui l'accompagne, « ces choses cachées depuis la fondation du monde » (Mt 13,35). Il convient donc de rendre compte dans un premier temps de l'anthropologie girardienne pour ensuite creuser en quoi Jésus dévoile la violence humaine.

1. Désir mimétique et mécanisme victimaire

Loin d'adopter l'optimisme des humanistes du XVI^e siècle, René Girard croit que l'être humain est fondamentalement violent. Cette position, il l'élabore à partir de sa théorie du désir mimétique et du mécanisme victimaire, mécanisme qui serait selon lui à l'origine du religieux tout comme de la culture.

1.1. *La psychologie du désir mimétique*

Mimésis. Ce mot est en quelque sorte la clé de voûte de tout l'édifice anthropologique de Girard. Selon lui, l'être humain est essentiellement un être d'imitation, de mimétisme. Sans imitation, il ne peut y avoir croissance, éducation ou apprentissage. Cependant, n'importe quel gamin qui s'est déjà fait imiter dans la cours d'école sait que la mimésis peut aussi être source de rivalité donc de violence. Si l'humain n'était qu'imitatif, il n'y aurait pas de problème en soit. Cependant, il est aussi un être de désir, ce que Girard exprime de façon claire dans *La violence et le sacré* :

Une fois que ses besoins fondamentaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément, mais il ne sait pas

choses cachées depuis la fondation du monde où Girard intègre à son anthropologie le judaïsme et particulièrement le christianisme en montrant que ces religions dévoilent le mécanisme victimaire à l'origine de la culture. Par la suite, il publie plusieurs livres où il applique à divers champs sa pensée, parfois même la corrige. Sa dernière œuvre, *Des origines de la culture*, parue en 2004, est une autobiographie intellectuelle où il retrace son parcours des quarante dernières années.

exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu².

Le désir pour se réaliser se mue en rivalité mimétique : la personne désire prendre la place de l'autre, posséder ce qui lui appartient, d'être qui il est. Par exemple, le maître dit à son disciple « Imite-moi ! » et après un certain temps, lorsque le disciple maîtrise bien l'art du maître, il lui dit « Ne m'imité plus ! ». De son côté, le disciple apprend du maître par mimésis, tout comme par désir mimétique il désire posséder ce qu'il possède, devenir le maître. Girard affirme à ce propos :

Aux appétits et aux besoins déterminés par la biologie, commun aux hommes et aux animaux, dotés d'objets fixes, toujours les mêmes par conséquent, on peut opposer le désir ou la passion qui sont exclusivement humains. Il y a passion, désir intense, à partir du moment où nos aspirations vagues se fixent sur un modèle qui nous suggère ce qu'il convient de désirer, le plus souvent en le désirant lui-même.³

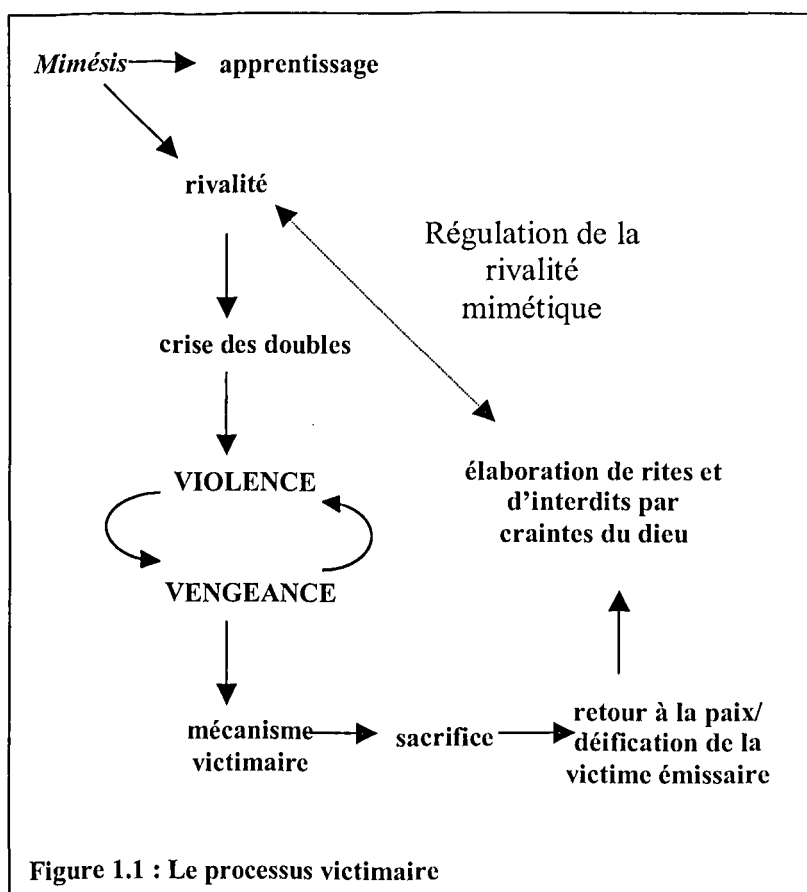
Du coup, tout humain cherche chez l'autre ce qui lui manque, il cherche à devenir le double de l'autre, à prendre sa place, ce qui, sans interdits, ne peut que mener qu'à la violence comme l'illustre la Figure 1.1.

Une fois le premier coup porté, la violence et la vengeance s'enclenchent, tel un cercle vicieux, ce qui est particulièrement vrai chez les sociétés primitives qui n'ont pas de mécanismes judiciaires. « La vengeance en chaîne apparaît comme le paroxysme et la perfection de la mimésis. Elle réduit les hommes à la répétition monotone du même geste meurtrier. Elle fait d'eux des doubles⁴. » Le seul moyen de sauvegarder la peuplade devient alors le mécanisme victimaire.

² R. GIRARD, *La violence et le sacré*, Paris, Grasset, 1972, p. 217.

³ R. GIRARD, « Violence et Réciprocité », dans *Celui par qui le scandale arrive* (suivi d'entretiens avec Maria Stella Barberi), Paris, Desclée de Brouwer, 2001, p. 17.

⁴ R. GIRARD, *Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Paris, Grasset, 1978, p. 23.



1.2. *Le mécanisme victimaire comme fondement du religieux*

Le meurtre serait-il le fondement du religieux, voire de l'humanité? Pour sûr, tous les peuples et toutes les cultures y sont confrontés. À ce chapitre, l'archéologie des mythes tels Œdipe ou Dionysos est une source intarissable d'apprentissages. Girard défend que « [dans] les mythes dits fondateurs, et les récits d'origine, tout commence, en règle générale, par une violence si extrême qu'elle décompose la communauté ou l'empêche de se fonder. Sur ce fond, une forme spécifique surgit, la violence de *tous contre un*. [...] Le meurtre collectif est-il le fondement universel de la mythologie? Plus on explore cette

idée, plus elle paraît vraisemblable⁵. » C'est à partir de cette idée que Girard élabore sa théorie du bouc émissaire.

Lorsque la violence gagne la communauté entière, il importe de résoudre la crise mimétique avant que tous n'y trépassent. Le mécanisme victimaire consiste alors à choisir une victime dans laquelle toute la communauté se reconnaît. Cette victime est alors chargée de tous les maux du groupe et sacrifiée, ce qui comme par enchantement ramène l'unité et l'harmonie. Girard décrit ainsi le processus : « Le lynchage est le moment central d'une séquence qui en comporte au moins trois : 1) une crise violente ou une catastrophe quelconque détruisent la communauté ou l'empêchent de se fonder ; 2) le lynchage ramène la paix ; 3) la communauté se met ou se remet à fonctionner⁶. » Par conséquent, au paroxysme de la division, alors que le groupe se croit condamné à d'interminables représailles vengeresses, la paix surgit du sacrifice. La victime, cause de toutes les calamités et de toutes les catastrophes de son vivant, devient la source sacralisée de toutes bénédictions une fois morte. Cette victime ouvre sur un autre monde. « Grâce à la victime, en tant qu'elle apparaît sortir de la communauté et que la communauté paraît sortir d'elle, il peut exister, pour la première fois, quelque chose comme un dedans et un dehors, un avant et un après, une communauté et un sacré⁷. »

Dès lors, il importe de ne plus importuner cette victime divinisée en établissant des interdits et si nécessaire de reproduire via des rites le sacrifice fondateur qui a ramené l'entente et la paix au sein de la communauté. Les interdits peuvent prendre plusieurs formes. Par exemple, Girard affirme :

⁵ René Girard, « Conférence du 15 novembre 1999 », dans *Violences d'aujourd'hui, violence de toujours*, Textes et conférences des XXXVIIe Rencontres internationales de Genève de 1999, p. 15. Voir aussi R. Girard, *La violence et le sacré*, p. 134 -137.

⁶ GIRARD, « Conférence du 15 novembre 1999 », p. 16.

⁷ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 139.

Les objets que l'on interdit, en somme, ce sont d'abord tous les objets qui peuvent servir de prétexte à la rivalité mimétique, ce sont tous les comportements caractéristiques des phases qu'elle comporte, de plus en plus violentes, ce sont tous les individus qui paraissent présenter des « symptômes », forcément contagieux, comme les jumeaux ou les adolescents au moment de l'initiation, ou les femmes en période de menstruation, ou encore les malades et les morts qui sont exclus pour toujours ou temporairement de la communauté.⁸

De même, en plus des interdits, la communauté fixe des rites à la fois pour protéger le groupe et apaiser la colère des dieux afin d'éviter que ne se reproduise la crise mimétique au sein du clan. Ces rites, qui peuvent être des sacrifices humains ou animaux, tentent le plus possible de reproduire le meurtre fondateur qui avait apporté l'harmonie au sein de la tribu. Girard affirme :

Pour tenter d'empêcher les épisodes de violence mimétiques imprévisibles et fréquents, les cultures organisent des moments de violence planifiés, contrôlés, maîtrisés, à dates fixes, et ritualisés. En répétant sans cesse le même mécanisme du bouc émissaire sur des victimes de rechange, le rituel devient une forme d'apprentissage. Et puisqu'il est la résolution d'une crise, il interviendra toujours au même moment de la crise mimétique.⁹

1.3. *La victime : source du sacré et de la culture*

Ainsi, après avoir étudié de nombreux mythes, Girard en vient à la conclusion que le sacré et la violence sont intrinsèquement liés. Les rites, les mythes, tout comme les interdits, tirent tous leur origine de la violence fondatrice. Plus encore, Girard affirme que « le sacré c'est la violence, mais si le religieux adore la violence c'est toujours en tant qu'elle passe pour apporter la paix...¹⁰ » Il ajoute que « le religieux a le mécanisme de la victime émissaire pour objet ; sa fonction est de perpétuer ou de renouveler les effets de ce mécanisme, c'est-à-dire de maintenir

⁸ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 32.

⁹ René GIRARD, *Les origines de la culture*, Paris, Desclée de Brouwer, 2004, p. 83.

¹⁰ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 49.

la violence hors de la communauté¹¹. » En somme, on peut dire que c'est le double transfert de l'agressivité et de la réconciliation qui caractérise le phénomène religieux. Le religieux protège donc les humains contre le retour de la violence, perçue comme un véritable châtement divin. En somme, le religieux extériorise la violence, la repousse dans l'univers divin, comme pour protéger les femmes et les hommes d'eux-mêmes.

Plus encore, selon Girard, la culture et les institutions tirent leur source à même le mécanisme victimaire via l'établissement de rites et d'interdits. « Le rite fait sortir peu à peu les hommes du sacré ; il leur permet d'échapper à la violence, il les éloigne de celle-ci, leur conférant toutes les institutions et toutes les pensées qui définissent leur humanité¹². » De manière plus concrète, selon Girard, toutes les cultures primitives et toutes les institutions (funérailles, mariages, chasse, élevage, rites de passage, etc.) ont la structure d'une crise mimétique au terme de laquelle une victime doit être sacrifiée. Par exemple, un délai dans le sacrifice d'une victime pourrait amener la fondation d'un régime politique, comme c'est le cas des rois dans certaines tribus africaines. Dans ce cas, avant d'introniser le nouveau roi, on lui fait commettre tous les interdits de la tribu : inceste, meurtre, etc. Ce *roi* est alors transformé en victime toute-puissante, le plus près possible de l'image que l'on garde de la victime originale, et sur lui, la tribu entière canalise tout son hostilité afin de le sacrifier de manière vraiment apaisante pour le groupe. Selon Girard, « si la victime est un homme, le délai sacrificiel peut engendrer le pouvoir politique, tout comme il peut engendrer la domestication si la victime appartient à une espèce animale domesticable¹³. » De même, les rites funéraires viennent directement du processus victimaire : « Si l'idée de la mort pénètre à partir des victimes sacralisées, s'il n'y a pas de dieu derrière lequel, en dernière analyse, il n'y ait un mort, on

¹¹ GIRARD, *La violence et le sacré*, p. 140.

¹² GIRARD, *La violence et le sacré*, p. 459

¹³ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 99.

comprend qu'il n'y ait des sociétés où il n'y a pas de mort qui ne soit un dieu¹⁴. »

Ultimement, pour le littéraire français, la violence fondatrice n'est pas seulement à l'origine du sacré, mais de l'humanité tout court. « Entre l'animalité proprement dite et l'humanité en devenir, il y a une rupture véritable et c'est la rupture du meurtre collectif, seul capable d'assurer des organisations fondées sur des interdits et des rituels, si embryonnaires soient-ils¹⁵. » Ainsi, du désir mimétique jusqu'à la victime émissaire, c'est la genèse de l'humanité, du religieux tout comme de la culture qui passe par le mécanisme victimaire, donc par la violence.

2. Jésus et la révélation évangélique du mécanisme victimaire

Selon la thèse de Girard, la violence et le meurtre sont à la fois fondateurs de l'humanité et de la culture. Néanmoins, au fil de l'histoire, le processus victimaire commence à s'effilocheur puisque les sacrifices sont sans cesse à répéter jusqu'à ce que les humains découvrent leur vanité et leur entière responsabilité dans le cercle vicieux de la violence et de la vengeance. Cette révélation du processus victimaire débute avec les Écritures juives. Comme l'affirme Girard, « même s'il a l'oreille de la divinité, Caïn nous est présenté comme un vulgaire assassin. Le fait que le premier meurtre déclenche le premier développement culturel de l'humanité ne rachète nullement le ou les meurtriers aux yeux du texte biblique¹⁶. » Or, si la révélation du mécanisme victimaire est en germe dans le Premier Testament, c'est via le ministère évangélique de Jésus que la révélation s'accomplit définitivement. Girard résumait récemment cette évolution en ces mots¹⁷:

¹⁴ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 112.

¹⁵ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 131.

¹⁶ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 210.

¹⁷ GIRARD, *Les origines de la culture*, p. 108

Le judaïsme, depuis le commencement, est le refus absolu de la machine à fabriquer des dieux. Dans le judaïsme, Dieu n'est plus jamais victime, et les victimes ne sont plus divinisées. C'est ce que nous appelons la Révélation. Historiquement, elle se produit en deux phases : premièrement, [...] Dieu est dévictimisé et les victimes dédivinisées; vient ensuite la pleine Révélation évangélique. Dieu participe à l'expérience de la victime, mais délibérément cette fois, pour libérer l'homme de sa violence.

2.1. *Jésus révèle le meurtre fondateur*

Éclairé par son anthropologie, Girard relit donc une multiplicité de textes des quatre évangiles qui prennent alors une toute autre forme. Jésus, sous la plume de René Girard, apparaît comme un homme qui n'a pas froid aux yeux et qui sait confronter l'être humain à sa propre violence, à son secret caché depuis si longtemps. À titre d'exemple, en maudissant les pharisiens, Jésus leur dévoile que la violence finit toujours par retomber sur ses protagonistes :

Voici que j'envoie vers vous des prophètes, des sages, et des scribes : vous en tuerez et mettrez en croix, vous en flagellerez dans vos synagogues et pourchasserez de ville en ville, pour que retombe sur vous tout le sang répandu sur la terre depuis le sang de l'innocent Abel jusqu'au sang de Zacharie¹⁸, fils de Barachie, que vous avez assassiné entre le sanctuaire et l'autel! En vérité, je vous le dis, tout cela va retomber sur cette génération! (Mt 23,34-36)

De la même façon dans l'*Évangile de Jean*, Jésus révèle le mécanisme victimaire en l'associant à la figure de Satan. Selon Girard, ce Satan, prince du mensonge, n'est autre que le mécanisme fondateur lui-même, le principe de toute communauté humaine¹⁹.

Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage? C'est que vous ne pouvez pas écouter ma parole. Vous avez pour père le diable et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Dès

¹⁸ Barachie est le dernier meurtre du Tanakh alors que Abel est le premier.

¹⁹ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 228.

l'origine, ce fut un homicide ; il n'était pas établi dans la vérité parce qu'il n'y a pas de vérité en lui ; quand il dit ses mensonges, il les tire de son propre fonds, parce qu'il est menteur et père du mensonge (Jn 8,43-44.59).

Or le meurtre et le mensonge vont toujours de paire et il n'est pas étonnant que le mécanisme victimaire, « père des désirs mortifères », soit aussi « père du mensonge ». Comme l'affirme Girard « le mensonge est doublement homicide puisque c'est toujours à nouveau sur l'homicide qu'il débouche pour dissimuler l'homicide²⁰. » Sans cesse, il faut tuer pour camoufler que l'on tue.

Par sa prédication, Jésus s'oppose à la culture issue des tombeaux où l'humanité enfouit ses victimes depuis le début des temps. « Toutes les cultures, toutes les religions, s'édifient autour de ce fondement qu'elles dissimulent, de la même façon que le tombeau s'édifie autour du mort qu'il dissimule²¹. » Par son ministère, Jésus révèle également que la violence ne vient d'aucun dieu, que les humains eux-mêmes sont violents :

Vous avez appris qu'il a été dit : *Tu aimeras ton prochain* et tu haïras ton ennemi. Et bien ! Moi je vous dis : Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs ; ainsi serez-vous fils de votre Père qui est aux cieux car il fait lever son soleil sur les méchants et les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes (Mt 5,44-45).

Comme l'affirme cet extrait du *Sermon sur la montagne*, le Père de Jésus est étranger à la violence et au cercle de la vengeance. Il fait pleuvoir sur les bons comme sur les méchants. Par conséquent, Girard en conclut que « les Évangiles enlèvent à la divinité la plus essentielle de ses fonctions dans les religions primitives, son aptitude à polariser tout ce que les hommes n'arrivent pas à maîtriser dans leurs rapports avec le monde et surtout dans leurs rapports interindividuels²². »

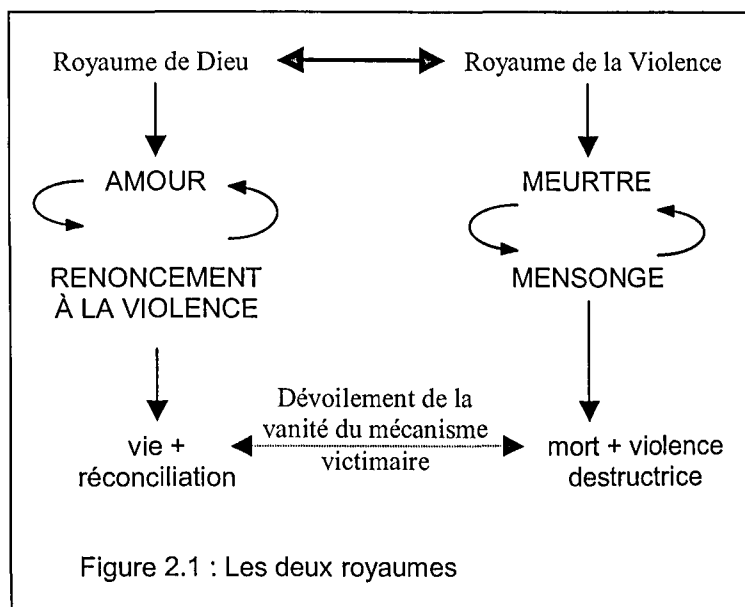
²⁰ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 227.

²¹ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 230.

²² GIRARD, *Des choses cachées*, p. 255.

2.2. *Le Royaume de Dieu et le Royaume de la Violence*

Pour dénoncer l'esclavage de la violence et la fausse vision de Dieu comme du monde qu'elle inflige aux humains, Jésus amorce sa prédication du Royaume de Dieu, Royaume que Girard oppose au Royaume de la Violence.



Comme l'explique la Figure 2.1, le Royaume de la Violence est une prison qui enferme dans le cercle du meurtre et du mensonge, un Royaume qui ne mène à long terme qu'à la mort et à la destruction afin de cacher sa propre inefficacité. Comme l'affirme Girard : « Tuer c'est mourir, mourir c'est tuer, car c'est demeurer dans le cercle de la mauvaise réciprocité, dans la fatalité des représailles. Ne pas aimer c'est donc mourir, puisque c'est tuer²³. » Au contraire, le Royaume de Dieu qu'annonce Jésus consiste à répondre à la violence par l'amour plutôt que par la violence, à tendre l'autre joue (cf. Mt 5,39) plutôt que de frapper. Comme l'affirme Jean-Michel Oughourlian, « le

²³ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 294.

Royaume, c'est l'amour substitué aux interdits et aux rituels, à tout l'appareil des religions sacrificielles²⁴ ». Le Royaume de Dieu est finalement celui de la réconciliation des frères ennemis qui renoncent volontairement à la violence. Bien que difficile, cette voie est inévitable. « Puisque la violence est mimétique, puisque personne ne se sent jamais responsable de son premier jaillissement, seul un renoncement inconditionnel peut aboutir au résultat souhaité...²⁵ » Ce Royaume est aussi un royaume de paix, mais n'importe laquelle comme le précise Girard : « S'il est vrai que Jésus fait de la paix la valeur suprême, il ne s'agit pas de la paix "telle que le monde la donne", laquelle n'est jamais qu'une trêve des boucs émissaires. Cette paix-là ne vaut rien et il s'agit d'accéder à une paix toute autre, une paix vraiment divine "qui surpasse l'entendement du monde"²⁶. »

Jésus, dans son ministère, fait beaucoup plus qu'annoncer le Royaume : il le vit et ce faisant, il démasque la vanité du mécanisme victimaire, pierre d'angle du Royaume de la Violence. Considérant que l'échec du Royaume de Dieu ne peut conduire qu'à la violence puisqu'il la découvre, il n'est pas étonnant que Jésus finisse sur la croix et qu'anticipant sa mort, sa prédication se fasse apocalyptique. En fait, l'apocalyptique selon Girard est moins la vengeance de Dieu (puisque Dieu n'est pas vengeur) mais le retournement de la violence des humains contre eux une fois le mécanisme victimaire dévoilé et donc réduit à l'inefficacité. Comme le répète Girard, « le thème apocalyptique chrétien, c'est la terreur humaine et non divine, celle qui risque d'autant plus de triompher [aujourd'hui] que les hommes sont mieux débarrassés de ces épouvantails sacrés que nos humanistes croyaient pulvériser de leur propre chef²⁷. ». Dans les évangiles, les tremblements de terres, la chute des étoiles, tout comme l'extinction du soleil ne sont que des symboles mythiques pour exprimer la violence humaine qui se retourne contre ses artisans

²⁴ J.-M. Oughourlian cité dans GIRARD, *Des choses cachées*, p. 272.

²⁵ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 274.

²⁶ GIRARD, « Conférence du 15 novembre 1999 », p. 21.

²⁷ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 270.

puisqu'ils n'ont pas su reconnaître la révélation du Fils bien-aimé à propos de la violence et de sa fonction à la fois culturelle et destructrice.

2.3. *La fin de Jésus déjoue le Royaume de la Violence*

Bien qu'on ait longtemps parlé de la mort du Christ comme un sacrifice, selon Girard, elle est claire « la signification véritable de la passion et la fondation que les Évangiles lui assignent : subvertir le sacrifice, l'empêcher à jamais de fonctionner en contraignant le mécanisme fondateur à sortir de son retrait, [...] en exposant au grand jour le mécanisme victimaire²⁸. » Jésus est en fait l'innocente victime d'une collectivité en crise. On le crucifie justement parce qu'il est une force subversive qui bouleverse l'ordre établi, une source de contamination qui s'attaque aux choses les plus sacrées²⁹. Ce qui condamne Jésus, c'est sa fidélité à sa prédication. Les hommes qui le condamnent ne réalisent pas que la paix dont ils bénéficient, ils la doivent à la violence et à tous ces prophètes que l'on a mis au tombeau. Par sa crucifixion, Jésus déjoue radicalement la violence puisqu'il n'entre pas dans son jeu et qu'il la démasque une fois de plus dans le geste même d'être réduit au silence. Selon Girard, « les meurtriers du Christ ont agi en vain, ou plutôt ils ont agi de façon féconde en ceci qu'ils ont aidé le Christ à inscrire la vérité objective de la violence dans le texte évangélique³⁰. »

2.4. *De la nécessité de la divinité pour dénoncer la violence*

Une telle opération de dévoilement de la violence ne pouvait être réalisée, selon Girard, que par la divinité. Jésus aurait donc été le seul homme à atteindre le but assigné par Dieu à l'humanité, soit ne rien devoir à la violence et à ses œuvres. Ainsi, « reconnaître le Christ comme Dieu, c'est reconnaître en lui le seul être capable de transcender cette violence qui jusqu'alors avait

²⁸ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 253.

²⁹ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 287.

³⁰ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 270.

transcendé l'homme absolument³¹. » Et si Dieu fait homme déjoue la violence, il devient clair que la violence ne vient pas de Dieu et donc que le mécanisme victimaire est vain. Ayant révélé « ces choses cachées depuis la fondation du monde » (Mt 13,35), Jésus peut être reconnu comme le seul médiateur, le pont entre le Royaume de Dieu et celui de la Violence dans lequel baigne encore l'humanité. Du coup, il devient clair que le Dieu de Jésus n'est pas un tyran violent. Comme l'expose Girard : « Une divinité non violente, si elle existe, ne peut signaler son existence aux hommes qu'en se faisant chasser par la violence, en démontrant aux hommes qu'elle ne peut demeurer dans le Royaume de la Violence³². »

Conclusion

En somme, à partir de sa théorie du désir mimétique et de la victime émissaire, René Girard dévoile un secret vieux comme le monde : l'humanité, le sacré et la culture n'ont d'autre fondement que le meurtre collectif qui ramène l'harmonie perdue au sein du groupe et l'amène à élaborer des interdits et des rites. Plus surprenant encore, selon Girard, Jésus de Nazareth est la première figure de l'histoire à révéler le Royaume de la Violence, royaume humain basé sur les tombeaux où l'on a enfermé les prophètes pour les réduire au silence. Jésus dévoile donc le meurtre fondateur tout comme le désir mimétique violent qui en est la cause. Emporté par la spirale de la violence et de la mort, Jésus ne réplique pas à ses bourreaux et dévoile ainsi la vanité du mécanisme victimaire : l'on sacrifie inutilement des innocents au nom de la divinité alors que le Fils découvre son Père comme radicalement non-violent.

En dernier lieu, une question essentielle à tout l'édifice girardien subsiste : pourquoi l'histoire du christianisme est-elle marquée par une telle violence suite à la révélation évangélique de la non-violence divine ? La réponse est simple : c'est qu'un tel

³¹ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 301.

³² GIRARD, *Des choses cachées*, p. 301

processus de révélation du mécanisme victimaire ne se fait pas du jour au lendemain. Malgré la force de la révélation évangélique, beaucoup n'ont pas pu y adhérer dans son entière originalité, ce qui a donné naissance à une lecture sacrificielle du christianisme. Girard explique :

La lecture sacrificielle, refait du mécanisme révélé – et donc nécessairement anéanti, si cette révélation est vraiment assumée – une espèce de fondement sacrificiel et culturel. C'est sur ce fondement qu'ont reposé jusqu'ici la « Chrétienté », et le monde moderne³³.

Cela éclaire, par exemple, comment les Juifs sont devenus les boucs émissaires de la collectivité en Europe lors de la pandémie de peste noire du XV^e siècle, ou encore le lynchage des Noirs dans le Sud des États-Unis au XVIII^e siècle. Dans ces sociétés de chrétienté où les mythes ont remplacé les textes de persécution, la violence et le processus émissaire demeurent les mêmes, la lecture sacrificielle des évangiles permettant de recourir à la violence. Cependant, une société qui produit des textes de persécution plutôt que des mythes est une société en voie de désacralisation, et donc un monde où la reconnaissance du mécanisme victimaire s'enclenche. Peu à peu, les humains réalisent que la violence ne vient pas de l'extérieur, mais bien d'eux-mêmes. Ils doivent alors apprendre à vivre sans « épouvantails sacrés », plus que jamais inspirés par une figure controversée : l'homme de Nazareth.

³³ GIRARD, *Des choses cachées*, p. 307.

RÉSUMÉ : René Girard pose les bases d'une nouvelle anthropologie : le désir mimétique qui mène à la crise des doubles, le mécanisme victimaire qui fonde les interdits, les rites et la culture, et par conséquent, la violence posée comme extériorité, provenant de la divinité et non de l'humain. Ce processus victimaire et violent est révélé de façon unique et définitive par le ministère évangélique et la passion de Jésus. Le Christ démasque alors le Royaume de la Violence, par opposition au Royaume de Dieu, de même que la mort qu'il entraîne depuis la fondation du monde pour assurer la paix. Selon Girard, l'homme de Nazareth découvre la violence humaine et la radicale non-violence de Dieu.

ABSTRACT: René Girard sets the basis for a new anthropology: the mimetic desire that leads to a crisis of the doubles, the victimizing mechanism that creates that which is prohibited, the rites and culture, and therefore, violence as an exteriorization that comes from divinity and not from humanity. This victimizing and violent process is revealed in a unique and definitive way by Jesus' evangelical ministry and passion. Christ then unmasks the Realm of Violence, by opposition to the Realm of God, as well as the violence of death presumed to ensure peace. According to Girard, the man from Nazareth discovers human violence and the radical non-violence of God.